

Monsieur le sous-préfet,  
Mon général, Amiral,  
Madame la députée, Monsieur le Maire,  
Messieurs les officiers généraux,  
Mon colonel, monsieur le proviseur,  
Mesdames et messieurs les professeurs,  
Mesdames et messieurs,  
Chers élèves,

Lorsque votre chef de corps, le colonel Le Cour Gandmaison, m'a invité à prendre la parole devant vous à l'occasion de cette fête de Trime, plusieurs raisons m'ont fait hésiter. D'abord, je ne me rappelle pas un mot des discours de distribution des prix que j'ai entendus au Prytanée lorsque j'étais à votre place. Ce défaut de mémoire m'incite à vous attribuer la même indifférence à mon propos que celle qui était la mienne en face des orateurs, sûrement éminents, qu'il m'a été donné d'écouter dans ce parc.

Ensuite, mon passage par le Prytanée n'a pas fait de moi un modèle d'ancien élève qui mériterait de vous être donné en exemple. Mon arrière-grand-père, fils d'ouvrier, est entré à Polytechnique à la veille de 1870 et a fait la guerre dans l'armée de Bazaine, mon grand-père a fait la guerre de 1914-1918, et mon père, qui a fait la guerre de 1939-1945, puis les guerres d'Indochine et d'Algérie, est sans doute l'officier encore vivant qui a combattu le plus longtemps, mais, après trois générations d'officiers, j'ai renoncé au métier des armes pour celui des lettres.

Enfin, après cinq ans au bahut, je n'y suis pas revenu, je n'ai pas adhéré à l'association des anciens, ce dont son président ne me tient pas rigueur puisque l'idée de me faire parler aujourd'hui a été la sienne.

Mais une des leçons de la vie, c'est qu'elle « repasse toujours les plats », comme disait l'un de nos sous-officiers au quartier Gallieni. On n'échappe pas à son passé et vous m'avez rattrapé. J'ai donc accepté de m'adresser à vous et je vais commencer par vous raconter une ou deux histoires. Ma visite me rappelle en effet des choses auxquelles je ne songe jamais, par exemple ma dernière distribution des prix, il y a juste quarante ans, en 1970. Cette fête-là, je l'ai ratée, car je venais d'être mis à la porte. Avec plusieurs camarades, nous nous étions présentés en civil au concours d'une

école d'ingénieurs. Nous logions dans une caserne de Tours, et nous avons cru pouvoir nous passer de nos uniformes. Notre renvoi fut symbolique, puisque nous cubions et que nous n'aurions pas l'occasion de bicarrer, mais nos chefs sévèrent pour l'exemple, nous fûmes interdits de fête de Trime. J'ai ma revanche aujourd'hui.

Cet incident m'était sorti de la tête jusqu'au jour de ma leçon inaugurale au Collège de France, il y a cinq ans, où un auditeur anonyme s'approcha de moi à la sortie et me glissa dans la poche une enveloppe. Je l'ouvris plus tard. Elle contenait le palmarès de cette distribution des prix manquée. Mon nom y figurait dans la plupart de matières pour un prix ou un accessit, ainsi que pour le prix d'excellence et le prix de tableau d'honneur. Cela aussi, je l'avais oublié. Si je m'étais présenté en pékin à un concours, c'était par gêne, ou plutôt par superstition, pour ne pas y exhiber des galons de sergent-major que j'ai ensuite décosus pour passer l'oral de l'X.

Voilà pour la fin ambiguë de mon séjour entre ces murs. Mon arrivée avait été plus marquante et, elle, je ne peux pas l'oublier. Je venais des États-Unis où mon père était attaché militaire, j'avais passé trois années dans l'école secondaire la plus libre que vous puissiez imaginer, ma mère venait de mourir. Passer sans transition de l'Amérique au milieu des années 1960, celle du jazz, du rock, des Beatniks et des Beatles, au Prytanée, ce fut un drôle de choc culturel. Au bahut en 1965, il y a 45 ans, quasi rien n'avait changé depuis le XIXe siècle : nous étions 500 élèves de plus que vous aujourd'hui (1,300 contre 800), nous dormions dans des dortoirs énormes - là haut, en maths élém, au-dessus de la cour de la crédence, nous étions cent, cent-vingt dans des lits superposés ; à Gallieni, nous nous lavions une fois par semaine sous une douche collective, dans un baraquement où nous nous rendions au pas cadencé ; nos lavabos n'avaient qu'un robinet d'eau froide. Tout a changé : vous êtes propres ; nous étions sales.

Et pourtant, durant cette première année au petit Prytanée, j'ai l'impression d'avoir beaucoup appris de la vie, en rhéto. Le petit bahut était le vrai. Ici, dans ce monument historique, dans ce lieu de mémoire qu'on rejoignait en terminale, on savait ce qu'on faisait : on visait une mention au bac, on préparait un concours, on voulait intégrer, réussir. De l'autre côté, les choses étaient plus compliquées et très confuses, fascinantes aussi pour qui prenait un peu de recul.

1965 : c'était avant la société de consommation. On sortait à peine de la guerre, de vingt ans de guerre ininterrompue, 1939-1962. Ce pays était pauvre. La Flèche était loin, sans TGV jusqu'au Mans, et l'autorail du Mans à La Flèche, le tacal, fut supprimé cette année-là. Nous étions isolés du monde. Nous ignorions ce qui se

passait au dehors. Les premiers transistors n'avaient pas encore pénétré dans les dortoirs ; on ne recevait pas de journaux, sauf TAM, le magazine des forces armées, qui venait de succéder à Bled, la gazette de la guerre d'Algérie ; il y avait une seule télévision au petit bahut, où j'ai suivi en décembre 1965 les résultats de la première élection présidentielle au suffrage universel direct de la Cinquième République, après que François Mitterrand eut mis le général de Gaulle en ballottage ; on devait faire signer ses livres par le capitaine de compagnie, qui confisquait les titres qu'il désapprouvait ; il y avait une seule cabine téléphonique au fond du poste de police, où nous étions appelés dans les grandes circonstances, quand il y avait un décès dans la famille ; nos liaisons avec le dehors se limitaient à la lettre hebdomadaire que nous devons écrire à nos familles durant l'heure d'étude qui précédait le dîner du dimanche soir. Je vous imagine consultant votre courrier électronique, naviguant sur internet, disposant d'un portable dans la poche là où nous avons un couteau à cran d'arrêt.

Quand je suis arrivé, nous étions seulement deux nouveaux en rhéto, deux bizuts. Je ne vous dirai rien de l'autre, qui est entré à l'X avec moi et qui a mal tourné, ni du bahutage, qui ne m'a pas entamé. La plupart des anciens étaient là depuis toujours, ils étaient entrés en sixième en 1960. Certains venaient de plus loin encore, de l'École militaire enfantine Hériot où ils étaient entrés à six ans en CP, comme ce camarade qui a récemment pris sa retraite de général de gendarmerie et sera donc resté dans l'armée de 6 ans à 60 ans, et, comme son père était déjà cogne, il passait aussi ses vacances dans une caserne. Ces anciens étaient en sixième durant le putsch des généraux d'avril 1961, en cinquième au plus fort des attentats de l'OAS, lors du référendum de mars 1962 sur l'autodétermination de l'Algérie, durant la fusillade de la rue d'Isly. En 1965, ici, nous étions tous marqués par les guerres coloniales. Nos pères les avaient faites, certains n'en étaient pas revenus. Les gradés qui nous encadraient y étaient passés, nombre d'entre eux portaient la croix de guerre des TOE. L'adjudant-chef des sports, un pied-noir surnommé Bab El-Oued, ne se résignait pas à la perte de l'Algérie et remâchait son amertume. Notre chef de section, un sergent-chef de l'infanterie de marine, nous racontait le soir les actions de son régiment. C'étaient des rescapés des sévères plans de réduction qui avaient divisé par deux les effectifs de l'armée de terre entre 1962 et 1965, les faisant passer de 700,000 à moins de 350,000 hommes ; 7,000 officiers venaient de la quitter, sans trop se faire prier, après la loi de décembre 1963 sur le dégagement des cadres. Le moral était mauvais, le malaise était palpable. Beaucoup vivaient la modernisation de la

stratégie de défense comme une humiliation. Joël Le Theule, député de la Sarthe, maire de Sablé, ancien professeur d'histoire-géographie au Prytanée, futur ministre de la Défense en 1980, le mentor de François Fillon, déclarait en octobre 1965 à l'Assemblée nationale : « [...] l'inquiétude [est] grande dans l'armée de terre. Dans beaucoup d'unités, les cadres s'interrogent sur son rôle et son avenir. Ne risque-t-elle pas de paraître quelque peu anachronique ? Cet état d'esprit est inquiétant et il est indispensable que, par des mesures pratiques et immédiates, cette dégradation de la confiance soit stoppée. »

Nos chefs avaient de la peine à se convertir de la contre-guérilla à la dissuasion, leurs états d'âme se répercutaient sur nous. Nous étions la première génération de Français qui ne connaîtrait pas la guerre à vingt ans. Nous qui, à dix ans, étions prêts à marcher sur les traces de nos aînés, nous comprenions que la France avait changé et qu'elle n'avait plus besoin d'autant d'entre nous. Ceux qui sont alors entrés dans l'armée ont été les artisans de sa modernisation et quelques-uns ont atteint le sommet de la hiérarchie militaire. Mais ce que nous découvrons en 1965, à l'occasion d'affrontements parfois violents avec notre encadrement, c'était que la France était sortie de la guerre et que l'armée, le Prytanée devaient s'adapter. De nombreuses opérations extérieures ont eu lieu depuis : la France a participé à la première guerre du Golfe en 1991, elle est allée au Kosovo en 1999, elle est en Afghanistan, où 44 soldats français sont morts depuis janvier 2002, mais nous y intervenons dans le cadre de l'OTAN, il ne s'agit pas de défendre l'intégrité du territoire ou de l'empire.

Je vois rétrospectivement cette année 1965-1966, ma première au Prytanée, comme un tournant, non seulement dans ma vie, mais aussi pour la France, pour notre histoire à tous, pour votre histoire : l'élection présidentielle de l'automne 1965, que j'évoquais, a consolidé les institutions de la Cinquième République, fondée en 1958, qui est encore la nôtre après plus de 50 ans et qui aura bientôt duré autant que la Troisième République, le régime le plus long depuis la Révolution française. Nous étions enfermés, mais le Prytanée n'était pas le plus mauvais observatoire pour apercevoir que le monde changeait autour de nous.

Qu'ai-je donc appris entre ces murs, non pas auprès des professeurs, dont je ne dirai rien aujourd'hui, même si ma dette est immense à l'égard de certains, M. Hémard, qui m'a donné le goût des mathématiques en terminale, M. Grimaud, notre professeur de physique en math sup et en math spé, homme adorable qui est mort d'un cancer au cours de l'année, M. Aubert, notre professeur de mathématiques en taupe, sans qui je ne serais pas entré à l'X, futur

doyen de l'Inspection générale de mathématiques, ou Alain Ferry, ici présent, mon professeur de français en taupe, l'un de mes plus chers amis depuis 40 ans. Qu'ai-je appris non pas dans les cours, mais dans la vie en commun ? Quelles valeurs ai-je acquises, qui m'ont accompagné, auxquelles je reste fidèle, car certains principes découverts au bahut, même si j'ai été un naïf rétif, un mauvais esprit, n'ont pas cessé de me guider jusqu'au Collège de France ? J'en retiendrai rapidement quatre.

La première révélation que j'ai eue en arrivant au Prytanée, c'est celle de la lutte des classes. J'exagère à peine, car je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était une classe sociale en débarquant ici. Né dans la bourgeoisie, dans ce qu'on appellerait la classe moyenne supérieure, à laquelle appartiennent les officiers et les professeurs, mon expérience de la diversité sociale était limitée, pour ne pas dire nulle. Au petit bahut, je me suis retrouvé parmi des garçons de tous les milieux, nombre d'entre eux envoyés là en raison de drames familiaux, certains comme si on s'était débarrassé d'eux. La variété était moindre au grand bahut, où les nouveaux qui nous rejoignirent en terminale me ressemblaient davantage : ils venaient pour achever leurs études secondaires dans des conditions qui leur permettraient d'accéder à une bonne prépa et de réaliser le rêve de réussite que leurs parents avaient pour eux. L'arrivée des enfants de troupe en maths sup renouvela heureusement notre diversité. Ici même, j'ai appris de quoi était faite la société française. Pour un petit-bourgeois étriqué, la fréquentation quotidienne de tous ces garçons était enrichissante. Comment cette cohabitation était-elle ressentie par mes camarades moins privilégiés par la naissance, je n'en sais rien, mais je soupçonne qu'ils ne la vivaient pas comme une expérience aussi profitable.

Je vous parle d'un autre temps : il n'y a plus de petites classes au bahut, on y entre seulement en seconde, et la plupart des écoles militaires préparatoires - Hériot, Les Andelys, Tulle, Le Mans - n'existent plus depuis longtemps, ou bien, à l'exception d'Autun, elles n'accueillent plus d'élèves entre la sixième et la troisième. La diversité sociale de son recrutement faisait la richesse du Prytanée dans une France qui était encore un pays d'héritiers, à la veille des grandes réformes du système éducatif des années 1960 qui ont mélangé pour la première fois dans les mêmes classes les enfants de la bourgeoisie et les enfants du peuple. Aujourd'hui où l'idéal d'équité du collège unique - donner à tous les mêmes chances de réussite - a échoué, où l'ascenseur social, comme on dit, est en panne, j'espère que le Prytanée continue de se distinguer, que la disparition des petites classes et des écoles d'enfants de troupe n'a pas eu pour effet de

caler les recrutements des lycées militaires sur celui, plus aisé, que j'ai connu au grand bahut, et qu'il permet encore à des garçons et à des filles d'origine modeste, enfants de sous-officiers, boursiers des quartiers de banlieue, d'intégrer de grandes écoles, militaires ou non. Car le brassage social qui régnait de mon temps au bahut reste à mes yeux son premier mérite.

Ma deuxième dette à l'égard du Prytanée, c'est la discipline, la discipline de travail. Ça a l'air idiot dit comme ça, surtout un jour de fête de Trime, quand vous ne pensez qu'aux vacances. Mais je ne songe pas à la discipline qui nous était imposée du dehors, plutôt à celle qu'il fallait s'imposer à soi-même pour conquérir sa liberté, pour devenir maître de soi. Au Prytanée, j'ai connu des potasseurs et des bulleurs. Les uns et les autres étaient des abrutis, les victimes d'un ordre par rapport auquel, en s'y pliant ou le fuyant, ils se montraient incapables de distance, d'indépendance, du moindre loisir. Le loisir, c'est le temps non pas de l'oisiveté mais de la solitude, de la retraite indispensable, périodiquement, pour prendre la mesure de soi-même. À l'époque dont je vous parle, ce temps pour soi était difficile à trouver. On n'était jamais seuls, ni pour dormir, ni pour se laver, ni même pour se rendre aux toilettes. Il était impossible de s'isoler, fût-ce pour lire. Entre le réveil et l'extinction des feux, notre existence était réglée suivant un horaire immuable, sans interstices : cours de huit heures à midi, sauf le dimanche, de deux à quatre, sauf le jeudi, étude de cinq à huit, avec son devoir surveillé hebdomadaire. Si bien que, livrés à nous-mêmes, nous ne savions pas nous occuper. Durant le quartier libre du dimanche après-midi, nous flânions désœuvrés sur la Grande Rue. Pourtant, entre ceux qui s'abrutissaient de travail, chiadaient comme des bornes, et ceux qui coinçaient éternellement la bulle, il y avait moyen d'atteindre un certain équilibre à la condition de se donner à soi-même le rythme de sa vie. Quant à moi, je crois bien que je n'ai jamais travaillé le soir, après le dîner, en cinq ans de bahut. Et jamais je n'ai autant lu, avec peine à Gallieni, moins ici, où nous disposions par exemple de ce parc pour nous retirer, lire, méditer. Quand je dis que j'ai appris la discipline, je veux donc dire que j'ai appris aussi à ne pas travailler, à respecter cette marge de liberté, de vie intérieure sans laquelle nous ne devenons pas nous-mêmes. Il m'importe - ici, c'est le professeur de littérature qui parle - de vous rappeler à votre devoir de loisir studieux, de retraite, de lecture : ne renoncez jamais au temps de lire, de lire des livres dans lesquels vous apprendrez à vivre.

La troisième valeur qui m'a été transmise par le Prytanée, celui-ci m'y a initié un peu malgré lui, puisque j'ai découvert ce qu'était

l'autorité en lui résistant. Après tout, c'est peut-être la meilleure manière de la comprendre. Ma première année de bahut a été un apprentissage complet de la société, non seulement, ai-je dit, sa division en classes, mais aussi ses rapports de pouvoir, dont je ne savais rien non plus en arrivant. Je sortais de la famille - dans la mienne, mon père, bien qu'officier, n'était pas un homme autoritaire et, souvent absent pour faire la guerre, il avait laissé faire ma mère -, j'étais passé par des écoles qui, ne surveillant pas tous les instants de la vie, ne m'avaient pas forcé à m'interroger sur la nature du pouvoir et sur les ressorts de l'obéissance. Or nous nous trouvions face à un commandement qui, en ce temps-là, ne se souciait pas de se justifier et dont les ordres, de ce fait, nous paraissaient souvent arbitraires. Le Prytanée était une petite société politique, une utopie parfois tyrannique qui résumait et renforçait toutes les données du macrocosme social, qui rendait visibles les principes de toute organisation politique, les tensions entre dominants et dominés, les antagonismes entre les droits et les devoirs des subordonnés comme des supérieurs, la dialectique de la liberté et de l'autorité. Nulle institution ne reproduit mieux que l'armée, qu'un internat militaire, le fonctionnement de la société civile, car elle en force les traits, en exagère les tendances, bonnes et mauvaises. Le Prytanée était un laboratoire où, si on y prêtait garde, il nous était donné non seulement d'expérimenter mais aussi d'interpréter la société. J'y ai acquis la certitude qu'un pouvoir est d'autant plus légitime qu'il est exercé par des chefs qui ont connu la contrainte, à qui il est arrivé de se montrer rétifs face à un ordre injuste, qui ont été tentés par l'insoumission. L'autorité n'est pas autre chose que la légitimité du pouvoir quand il est exercé par ceux qui savent qu'il faut parfois avoir le courage de refuser de s'y plier. Un supérieur m'inspire d'autant plus de confiance que je sais qu'il lui est arrivé d'avoir été puni pour une désobéissance justifiée. Il n'est pas de vraie discipline qui ne se fonde sur la croyance dans le devoir de résistance à l'iniquité.

Vous me direz encore que je vis à une autre époque, à une période révolue de notre histoire. Le régime du Prytanée, je l'ai dit, était spécial en 1965, au sortir des guerres coloniales. Nous étions encadrés par des officiers et des sous-officiers formés à la contre-guérilla, peu préparés à la tâche d'éducateurs. Nous-mêmes, nous n'étions pas commodes. Nos conflits avec ceux que nous appelions la strasse étaient durs, parfois physiques, suivis de réconciliations tout aussi passionnelles. Car nous étions foncièrement les mêmes, nous partagions les mêmes idéaux. Cela, je ne l'ai pas oublié, qu'il n'y a pas de différence humaine entre le subordonné et le supérieur, que

l'autorité repose sur la reconnaissance de cette identité. Les temps ont changé. Votre encadrement est infiniment plus professionnel, mieux préparé que le nôtre. Aussi ne vous arrive-t-il pas, j'imagine, de disputer son autorité, mais je souhaite que le Prytanée soit resté un lieu d'éducation sociale, au sens où on y apprend à vivre ensemble, où on s'y initie au gouvernement des hommes, à exercer l'autorité comme à s'y soumettre.

Enfin, j'ai découvert au bahut l'amitié. J'avais déjà eu des amis, mais ce n'était pas pareil. Je les perdais à chaque mutation de mon père. Et nous nous voyions en classe, le jeudi, ou en vacances, mais nous ne passions pas notre vie ensemble. La promiscuité était totale au bahut que j'ai connu. On vivait les uns sur les autres, que ceux-ci nous fussent ou non sympathiques. J'ai eu la chance de me lier dès mon arrivée à quelques garçons formidables, sinon les plus sages, du moins les plus éveillés, les plus dégourdis. C'est grâce à eux que j'ai réfléchi à ce qu'était la société, la discipline, l'autorité, enfin l'amitié. Sans eux, il est possible que je me fusse coulé dans le moule, que je fusse devenu plus conformiste. Je leur dois donc ce que je suis. Je n'ai jamais revu la plupart d'entre eux ; je pense rarement à eux. Il n'empêche que, fermant les yeux, je me les représente avec une parfaite netteté quand ils avaient seize ans, comme si leurs traits s'étaient imprimés pour toujours dans mon cerveau. J'aperçois comme dans un film la manière qu'avait Garnier de porter le calot de travers, baissé sur l'œil droit, la démarche chaloupée de Suard, ou Biraben, dit Canard, prix d'Honneur 1969, dont le nez partait vers la gauche parce qu'il le frottait toujours de l'index droit ; j'entends le rire enfantin de Wolff, la voix cassée, haletante du grand Bacq's, Jean-Paul Bacquet, mon meilleur ami au petit bahut, aujourd'hui député du Puy-de-Dôme, présent aujourd'hui. Je ne les ai pas tous aimés, mais les amis, ceux de la bande qui complotait au fond du quartier Gallieni, près du terrain de basket, derrière l'usine des eaux de la route du Mans, séparés par un grillage d'un terrain vague à présent occupé par un lotissement, s'ils m'appelaient ce matin, s'ils avaient besoin de moi, je courrais à eux. Au Prytanée, nous avons appris la solidarité, grand mot un peu creux et chose parfois mauvaise quand elle s'exerçait dans les chahuts, mais aussi vieil idéal antique de confiance ou de fidélité, de fraternité - la foi en la parole de l'autre sans laquelle, disait Montaigne, le tissu social se défait. Mon dévouement reste absolu aux amis du bahut. Nous nous sommes un jour promis fidélité, et, s'il le fallait, nous ne nous manquerions pas.

Je terminerai sur ce mot de solidarité. Telle est la leçon essentielle que j'ai retenue du Prytanée et que, je l'espère, vous



retiendrez vous aussi de votre séjour dans ces murs, c'est-à-dire l'obligation mutuelle indispensable à l'existence de toute communauté, de la société, de la nation. La solidarité noue le lien moral qui nous fait vivre ensemble plutôt que chacun pour soi ; elle nous donne du courage face au danger ; elle nous vient en aide dans les difficultés. Nous pouvons penser que cette solidarité est mise à mal dans la France d'aujourd'hui, où les écarts entre les plus riches et les plus pauvres se creusent, où les conflits entre les générations sont attisés par les débats sur les retraites, et où même notre équipe de football témoigne de la crise de notre modèle d'intégration. Il est grand temps de défendre les idéaux républicains que nous avons hérités des Lumières : un universalisme respectueux des différences, le souci de la volonté générale, la séparation du public et du privé, la laïcité, et la solidarité. Vous, anciens et anciennes élèves du Prytanée, vous avez un rôle à jouer, vous qui, entre ces murs, avez reçu une éducation sociale, une éducation politique au sens noble de ce mot, celui du service public, celui du vivre ensemble, celui de la solidarité.

Soyez vous-mêmes, c'est-à-dire des hommes et des femmes libres et solidaires.

La Flèche, 26 Juin 2010

Antoine Compagnon  
Professeur au Collège de France  
Brutlon de 1965 à 1970